

LES ENJEUX DE LA « DATA REVOLUTION » AU CŒUR DES ÉTUDES DU TERRORISME

« Qui devient un terroriste, et pourquoi ? ».¹ Le titre de ce rapport américain, publié en 1999, résume parfaitement le questionnement fondamental au cœur des études sur le terrorisme. Aussi loin que remontent les origines du terrorisme, on trouvera des tentatives de réponses à ces questions, souvent insatisfaisantes.



La recherche de la cause du terrorisme s'est muée en une véritable quête pour identifier les causes plurielles, voire les causes « profondes » de ce phénomène au cours du demi-siècle dernier. Les Terrorism Studies ont pris leur essor véritable dans les années 1960, grâce au travail admirable de quelques pionniers parmi lesquels on citera : Martha Crenshaw, Paul Wilkinson, Brian Jenkins, Walter Laqueur, Ted Gurr, ou encore Alex P. Schmid. Leur travail a permis d'identifier un grand nombre de causes possibles, s'articulant à plusieurs niveaux (psycho-individuel, sociétal, et international) et différents degrés de causalité (en distinguant notamment les « préconditions » et les « facteurs précipitants »).²

La littérature sur les causes de la « radicalisation » n'est apparue quant à elle qu'au milieu des années 2000, mais a repris dans une très large mesure les thèmes et les hypothèses des pionniers. Cette littérature s'articule aujourd'hui autour de trois niveaux d'analyse : micro (individuel), meso (milieu « radical », « communauté »), et macro (environnement socio-politico-économique plus large).³

1 R. Hudson, *Who becomes a terrorist and why*, Guilford: Lyon Press, 1999.

2 Pour une excellente revue de la littérature sur les causes du terrorisme prédatant 2001, voir: B. Lia and K. Skjolberg, 'Why terrorism occurs: A survey of theories and hypotheses on the causes of terrorism', Oslo: FFI (Norwegian Defence Research Establishment), 30 May 2000.

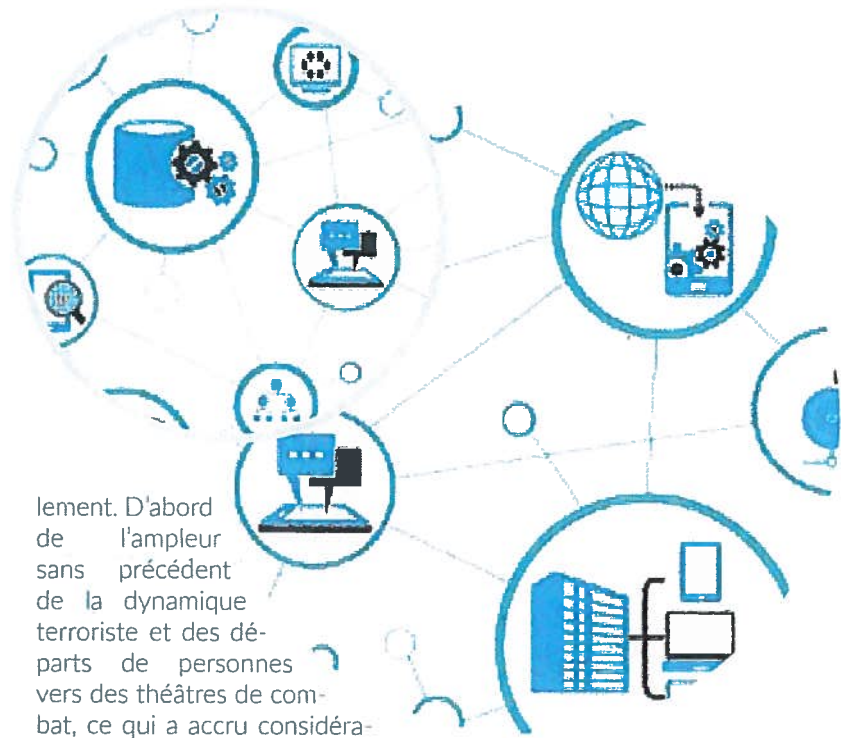
3 Pour une revue de la littérature sur la radicalisation, voir notamment: A. Schmid, 'Radicalisation, De-Radicalisation, Counter-Radicalisation: A Conceptual Discussion and Literature Review', The Hague: ICCT, March 2013.

L'« explosion » de la recherche sur le terrorisme et la radicalisation dans les années 2000, si l'on ose dire, a clairement permis d'améliorer et de raffiner notre compréhension de ces phénomènes. Dans les années 1990, il y avait en moyenne 700 articles scientifiques publiés annuellement sur le (contre-)terrorisme, contre 4500 en moyenne dans les années 2000.⁴ Dans cette abondance de recherches, cependant, seule une minorité d'auteurs parvenaient à éviter l'écueil de l'accès aux données et du nombre limité de cas d'études possibles – le terrorisme demeurant un phénomène marginal, bien que significatif. Comme le notaient Schmid et Jongman en 1988, il y a peu de champs en sciences sociales, où l'on a tant écrit sur base d'aussi peu de recherche.⁵ Dans les années 1990, seulement 20% des articles produisaient de nouvelles connaissances; en 2010, on n'était toujours qu'à 35%.⁶

Mais les choses évoluent. Nous sommes à l'aube d'une révolution dans le champ des Terrorism Studies. En Europe, notamment, certaines administrations (services judiciaires, services de sécurité, administrations pénitentiaires, services de prévention, etc.) sont en train de s'ouvrir au monde académique, en leur donnant accès à certaines (bases de) données jusqu'à présent inacces-



les résultats de recherches scientifiques dans leur processus décisionnel. Cette révolution résulte de trois facteurs, essentiel-



lement. D'abord de l'ampleur sans précédent de la dynamique terroriste et des départs de personnes vers des théâtres de combat, ce qui a accru considérablement le nombre de « cas » à étudier. Ensuite d'une plus grande pression sur les services et les responsables politiques pour mettre en œuvre des mesures efficaces de lutte contre le terrorisme. Enfin, il y a également une évolution des mentalités menant à davantage de confiance envers le monde académique, en vue de développer des politiques basées sur des études scientifiques et empiriques (« evidence-based policies »).

Cette révolution est d'autant plus évidente à la relecture de l'introduction du livre de Rex Hudson, mentionné en début d'article : « Idéalement, un chercheur tentant d'établir le profil d'un terroriste dans les années 1990 aurait accès à des données biographiques sur des centaines de terroristes (...). Si de telles données étaient disponibles, le chercheur pourrait préparer une étude psychométrique analysant différents attributs du terroriste : éducation, emploi, situation socio-économique, idéologie, situation maritale, méthode et

lieu de recrutement, apparence physique ou sexe (...). Concrètement, cependant, de telles bases de données sur autant de terroristes ne sont pas accessibles. »⁷

Aujourd'hui, l'étude de l'OCAM présentée dans ce numéro d'INSIGHT, ainsi que d'autres études déjà publiées ou en cours, en Belgique et ailleurs en Europe, démontrent à quel point les choses ont changé. Il y a désormais une incroyable opportunité de tester les différents modèles et hypothèses développés depuis plus de 50 ans, sur base d'échantillons statistiquement significatifs.

Il faudra sans doute un peu de temps avant que le monde académique ne s'accapare pleinement ce nouvel eldorado de données. Il faudra également accepter des conclusions parfois quelque peu décevantes, car confirmant des choses connues de longue date. Beaucoup de conclusions de l'étude OCAM présentée ici, par exemple,

4 A. Silke, 'The study of terrorism and counterterrorism', in A. Silke (ed.) *The Routledge Handbook of Terrorism and Counterterrorism*, Oxon: Routledge, 2018.

5 A. Schmid and A. Jongman, *Political terrorism: a new guide to actors, authors, concepts, databases, theories and literature*, Amsterdam: SWIDOC, 1988.

6 A. Silke, *op. cit.*

7 R. Hudson, *op. cit.*, pp. 1-2.

confortent les arguments d'Eric Hoffer dans son livre « *The True Believer* », publié en 1951.⁸ Ce best-seller, qui fut ma porte d'entrée dans les études du terrorisme, décrit admirablement la plupart des raisons qui poussent quelqu'un à se radicaliser (privation relative, frustrations, ennui, recherche d'appartenance, etc.), sans utiliser une seule fois le terme « radicalisation ». La différence majeure étant que des intuitions, basées sur des anecdotes, peuvent désormais se trouver validées empiriquement, ouvrant la porte à des politiques mieux informées.

Comprendre les causes et les mécanismes de la radicalisation violente n'est pas seulement intellectuellement stimulant. C'est aussi le cœur d'une politique efficace de lutte contre le terrorisme. Si les priorités sont articulées autour de mesures sécuritaires et judiciaires sur le court terme, ce n'est qu'en s'attaquant aux « causes » du terrorisme (au sens large) que l'on pourra véritablement enrayer le cycle de violence sur le long terme.⁹

À cet égard, en Belgique, on constate qu'une grande partie de mesures qui prennent cette perspective de long terme ne sont pas du ressort exclusif de l'État fédéral. Un certain nombre de recommandations formulées dans l'étude de l'OCAM dans ce numéro touchent d'ailleurs à des politiques d'éducation, d'intégration, de cohésion sociale ou encore de vivre-ensemble. Soit autant de compétences régionales, communautaires ou locales. Dès lors, il n'est pas inutile de rappeler que, en Belgique,

une politique durable de lutte contre la radicalisation et le terrorisme ne peut s'inscrire que dans une logique de coopération interfédérale. Idéalement, une stratégie « globale » devrait offrir cette vision holistique, partagée et à long terme, bien au-delà du Plan R (qui est essentiellement sécuritaire et fédéral).

La « révolution des données » a donc commencé, et ouvre la voie à une nouvelle ère de recherches. On aurait tort, cependant, de penser que l'abondance de données résoudra automatiquement toutes les lacunes des *Terrorism Studies*. Encore faudra-t-il, en effet, faire bon usage de ces données. Si Ted Gurr pouvait écrire en 1988 que les questions soulevées par les chercheurs sont généralement considérablement plus intéressantes que les réponses apportées,¹⁰ on pourrait craindre aujourd'hui une trop grosse dépendance aux données, et dès lors un manque d'originalité dans le questionnement.

Voici donc, en guise de conclusion, quelques pistes de recherche qu'il serait intéressant d'explorer dans un futur proche :

- Y a-t-il des différences significatives entre le profil et le processus de radicalisation d'un extrémiste violent, par rapport à une personne non violente ?
- Existe-t-il des différences significatives entre les FTF (au cœur de l'étude OCAM) et les HTF ou le HP (dont un autre article de ce numéro d'INSIGHT nous rappelle l'importance) ?
- Comment expliquer les

différences de profil et de processus de radicalisation, ainsi que les différents niveaux de mobilisation entre les différentes régions du pays (on voit d'ailleurs de manière intéressante que les mobilisations de FTF, HTF et HP varient différemment d'une région à l'autre), et entre pays voisins ?

- Les « returnees » toujours en Syrie et Irak, restés sur zone plusieurs années, ont-ils le même profil que ceux restés sur zone un plus court laps de temps ?
- Est-il envisageable d'élaborer une étude longitudinale qui suivrait les FTF actuels, en les comparant avec ceux de précédentes vagues (Afghanistan, Bosnie, Tchétchénie, Irak), pour évaluer les possibilités de désengagement et de déradicalisation, les écueils les plus fréquents, et mesurer le risque de récurrence (et qualifier les différentes formes que celle-ci peut prendre) ?
- Quels sont les parallèles et les différences entre la radicalisation (violente) djihadiste et d'autres mouvances (extrême droite, extrême gauche, etc.) ?

Thomas Renard ■



⁸ E. Hoffer, *The True Believer: Thoughts on the nature of mass movements*, New York: Harper & Row, 1951.

⁹ Voir notamment T. Bjorgo (ed), *Root Causes of Terrorism: Myths, reality and ways forward*, Oxon: Routledge, 2005.

¹⁰ T. Gurr, 'Empirical Research on Political Terrorism: The State of the Art and How it Might Be Improved', in R. Slater and M. Stohl (eds.) *Current Perspectives on International Terrorism*, Basingstoke: Macmillan, 1988, p. 115.